

en
vrai

EMPLOI

Quand le job étudiant fait de l'ombre aux études

Près de trois étudiants sur dix utilisent leur salaire pour financer des dépenses essentielles. Avec l'augmentation du quota d'heures autorisées, concilier études et travail devient un enjeu pour certains.

PIERRE MAEYENS

Réveil à 7 h. Cours toute la journée. Shift au restaurant. Retour à la maison vers minuit. Dormir. Et recommencer le lendemain. Tel est le résumé du quotidien de Clémence*, 24 ans, étudiante en communication appliquée à l'Ihecs. Pour elle, impossible de vivre sans job en parallèle de ses études, qui, à elles seules, lui prennent déjà un temps considérable. « A part les allocations familiales, je ne reçois aucune aide. Je dois payer ma vie de tous les jours, les courses, le loyer, mes études. Depuis que je ne vis plus chez mes parents, j'ai besoin de ce job », détaille-t-elle.

Ce rythme effréné, Apolline, 22 ans, qui entame sa dernière année de bachelier infirmier, le connaît bien. A côté de ses cours et nombreux stages en hôpitaux, elle jongle chaque mois avec pas moins de six jobs étudiants : aide-soignante, animation pédiatrique, événementiel, boulangère, employée de magasin et babysitteuse en soirée. « Avec cet argent, je finance surtout les frais complémentaires à mes études : les déplacements vers les endroits de stage qui sont parfois très loin de chez moi, mon matériel médical, mes repas. Et l'air de rien, tout cela coûte assez cher par mois », précise-t-elle, tout en rappelant qu'elle évite le coût du loyer, vivant chez ses parents.

Selon une enquête menée par NowJobs et iVox auprès de 1.104 étudiants wallons et bruxellois, Apolline et Clémence font partie des 28 % d'entre eux qui utilisent l'argent de leur job pour couvrir des dépenses essentielles, comme l'alimentation et le loyer. Selon les données de l'ONSS, la Belgique recensait 649.055 étudiants jobistes pour l'année 2025. La grande majorité des étudiants travaillent désormais tout au long de l'année, et plus uniquement pendant les vacances d'été.

Une conciliation job-études difficile

Aussi bien en Région bruxelloise qu'en Wallonie, l'horeca reste le secteur qui attire le plus d'étudiants, suivi de la vente et de l'industrie. Avec 650 heures de travail étudiant autorisées par an, la tentation est grande de gagner de l'argent au détriment de son assiduité académique. L'ONSS estime qu'un étudiant travaillait en moyenne 225 heures par an en 2025. Un piège qui a coûté cher à Apolline : « Au tout début de mes études, j'ai trop jobé. J'ai mal géré mon timing de révisions, et donc, j'ai raté mon année. J'ai dû la recommencer et payer moi-même le minerval. Depuis, je mets la priorité sur mes études et plus mes jobs », raconte l'infirmière en devenir.

Si Apolline semble avoir trouvé un juste milieu entre études et travail, Clémence, elle, a plus de difficulté à le faire : « Quand je rentre chez moi après ma journée et qu'il est déjà minuit, c'est compliqué de se mettre à faire des travaux pour l'unif, de faire des trucs perso ou d'avoir une vie sociale épanouie. Je ne peux pas me permettre de louper les cours. Donc, je dois mordre sur ma chique et serrer les dents. »

Pour Enzo, 26 ans, étudiant en journalisme, les horaires imposés par l'établissement horeca dans lequel il travaille représentent un défi pour sa fréquentation des cours : « Je dois jober pour remplir

mon frigo. Les jeudis, je commence en début de soirée pour finir à 3 h du matin. Si le lendemain, le cours n'est pas obligatoire, je n'y vais pas, et je me remets en ordre par après. »

Au-delà des cours manqués, c'est aussi la capacité à organiser son temps de travail autour des exigences académiques qui pose question : 18 % des étudiants sondés par NowJobs et iVox continuent à jober en parallèle des blocus. Si Apolline préfère, depuis sa mésaventure en début de parcours, diminuer ses heures de travail à cette période, Enzo et Clémence, quant à eux, continuent. « Il y a eu des blocus où je me retrouvais à davantage travailler qu'étudier. Ça influence l'état de fatigue, la concentration et la réflexion », avoue Enzo, pour qui la clé reste l'organisation. Il anticipe ses horaires d'exams pour bloquer les jours précédents avec son employeur.

Mais cette capacité à s'organiser ne suffit pas toujours à effacer l'impact du travail étudiant sur le parcours académique. Pour Bernard Fusulier, professeur de sociologie et co-auteur d'une enquête en la matière à l'UCLouvain, l'emploi étudiant peut servir de levier de socialisation professionnelle, à se forger une première expérience dans le monde du travail et nouer des relations utiles. Avant de nuancer : « Pour beaucoup, cela représente une contrainte qui se traduit notamment par une diminution du temps consacré aux études. Avec mes collègues, nous avons pu démontrer que l'acquisition de crédits universitaires ou que le nombre de réinscriptions à un même programme est influencé négativement par le volume de travail étudiant lorsqu'il dépasse les 400 heures par année. »

Jean-François Orianne, sociologue à l'Université de Liège, va, lui, un cran plus loin : « L'égalité des chances de réussite est loin d'être assurée. C'est là qu'on observe de très grandes inégalités entre les étudiants, et qu'une fracture est observable. Pour certains, c'est une nécessité de travailler, pour d'autres, c'est de l'argent de poche, et pour une partie, ça n'existe pas car aucun besoin ne s'en fait sentir. »

Pour l'argent, mais pas que...

Reste le cas d'Hugo, 20 ans, qui s'apprête à entrer en seconde année de chimie à l'Université libre de Bruxelles (ULB). Pour financer sa pratique du vélo en compétitions amateurs, l'un de ses lo-

649.055

Selon les données de l'ONSS, la Belgique recensait 649.055 étudiants jobistes pour l'année 2025. La grande majorité des étudiants travaillent désormais tout au long de l'année, et plus uniquement pendant les vacances d'été.

sirs en dehors des molécules et du tableau périodique, il donne des cours de tir à l'arc, chaque samedi matin pendant quatre heures. Mais pour lui, l'ordre des choses a toujours été clair : ses études passent avant. « Comme ce ne sont que quelques heures par semaine, je continue pendant le blocus. Par contre, lors des vacances d'été, les cours se transforment en semaines de stage pour les enfants. En cas de seconde session, je n'y participe pas », décrit-il.

S'il compte trouver un autre job étudiant pour investir davantage dans le cyclisme, il ne souhaite pas abandonner sa priorité : « La saison de vélo coûte cher, certes. Et sans mon job, je ne pourrais plus continuer à rouler. Mais si ça me prend trop de temps, je suppose que je devrais réduire mon temps de travail étudiant, ou alors, réduire le vélo tout d'abord. »

Au-delà de l'aspect pécuniaire, une autre raison d'exercer un job étudiant, aux yeux d'Apolline, est le souci d'acquérir de nouvelles compétences professionnelles. « Par exemple, j'ai dû faire de l'animation en pédiatrique oncologique, ce que je n'ai jamais fait dans mon cursus. J'ai l'occasion de voir comment les services d'un même hôpital fonctionnent différemment, de découvrir de nouvelles pratiques et du matériel. Cela me sera utile pour mon futur. C'est ce que j'adore dans ce job », raconte la future infirmière.

Pour Jean-François Orianne, cette soif d'apprendre s'ancre dans la prise de conscience, par les étudiants, des difficultés à s'insérer sur le marché du travail. « Les employeurs n'attendent plus uniquement un diplôme, mais aussi une expérience que les jeunes diplômés n'ont pas ou peu. Le travail étudiant devient alors une stratégie pour se rendre plus attractif sur le marché, avec un meilleur CV. »

De jobiste à travailleur

Mais cette volonté de se former et de multiplier les expériences professionnelles se heurte parfois à une autre réalité : celle du temps que les étudiants peuvent consacrer à leur job. Certaines années, Enzo a même dépassé la limite légale des 650 heures par an de travail étudiant. Trente-cinq pour cent des étudiants wallons seraient par ailleurs favorables à une augmentation de ce plafond. Si Enzo, Clémence, et même Apolline suivent cette tendance, Hugo, lui, se veut



Comme ce ne sont que quelques heures par semaine, je continue pendant le blocus

Hugo
Etudiant jobiste

”

nuancé : « Beaucoup d'étudiants doivent payer leur kot, leur minerval et leur quotidien, et sont donc obligés de travailler. Ce quota d'heures peut donc représenter une limite pour eux. Mais d'un autre côté, je comprends son existence : nous sommes étudiants, pas des travailleurs. »

Un constat que partage Bernard Fusulier : « A la base, un job désigne une tâche ponctuelle, un petit boulot, ce qui fait sens par rapport à l'organisation d'une année académique. Cependant, avec un quota maintenant fixé à 650 heures par an, le message des autorités est qu'il est normal, puisque légal, d'être étudiant à temps plein, tout en prestant plus d'un tiers-temps comme travailleur rémunéré. » Avant de conclure : « Nous avons là une bascule de l'étudiant jobiste vers l'étudiant travailleur. »

*Prénom d'emprunt

